



ANA NEGRI

CE QUE TOMBER VEUT DIRE

LE LIVRE

« Votre mère est très nerveuse. » C'est ainsi que tout a basculé dans la vie de Clara. Un premier accroc dans le cours des jours qui depuis n'a cessé de s'élargir, comme les fissures dans la santé mentale de sa mère, clandestine en Argentine pendant la dictature, puis exilée au Mexique, qui fume cigarette sur cigarette au milieu des fantômes de son passé, le regard vide...

Clara est la seule à pouvoir aider sa mère à obtenir la réparation promise par l'État argentin. Trentenaire pragmatique, mais paumée, partagée entre la tendresse et l'agacement, entre le Mexique et l'Argentine, elle s'efforce de s'occuper au mieux d'une figure maternelle tombée en morceaux et de trouver sa place, si tant est qu'elle existe, dans une capitale tentaculaire et terriblement embouteillée.

Avec un remarquable sens de la langue, un humour parfois noir et un esprit toujours vif, Ana Negri explore le lourd héritage de l'exil tout en essayant de débrouiller les fils de son histoire et de tirer au clair sa propre identité. Elle signe un premier roman d'une rare délicatesse, où la mémoire traumatique de la dictature argentine agit comme une bombe à retardement tapie au plus profond de l'être.

L'AUTEURE

Née à Mexico en 1983, Ana Negri est titulaire d'un doctorat en études hispaniques de l'université McGill. Elle a reçu une bourse du Fonds national pour la culture et les arts du Mexique en 2017 et a publié de nombreux essais, récits et chroniques au Mexique, en Espagne et aux États-Unis. Elle travaille actuellement comme éditrice indépendante.

LA TRADUCTRICE

Lise Belperron a officiellement étudié l'italien, le russe et la philosophie. Officieusement, et dans le désordre, l'espagnol, la musique et la littérature. Selon les saisons, elle est éditrice, traductrice, sidewoman pour chanteurs en devenir ou multi-instrumentiste pour spectacles vivants.

Ce que tomber veut dire

Ana Negri

Ce que tomber veut dire

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Lise Belperron



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, *Éditions Globe, Paris, pour l'édition française*

© 2020, *Ana Negri*

All rights reserved

Titre de l'édition originale :

Los Eufemismos

(Ediciones Antílope, Mexico

c/o Indent Literary Agency)

Illustration de couverture : Gabriel Gay

Dépôt légal : mars 2022

ISBN : 978-2-38361-112-7

Pour maman

*Un non, de ce non tout découle
Je dois raconter ce désordre dans l'ordre. Raconter
dans le désordre cet étrange ordre des choses.
À mesure que le non arrive.
Alejandra Pizarnik**

* Alejandra Pizarnik, « Palabras », *Prosa completa*, Lumen, 2013. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

TOUT TOMBE

Le corps penché au-dehors, les avant-bras sur la balustrade, Clara regarde depuis son balcon. Le balcon où sa mère la baignait dans un baquet en plastique bleu les jours de canicule, il y a trente ans, au septième étage du 21, rue Ávila-Camacho. À l'époque, on n'avait pas construit cet horrible immeuble de bureaux juste en face de son appartement et, où qu'on regarde, on pouvait encore voir le gris parsemé de vert de la ville. Aujourd'hui, ce qui saute aux yeux, c'est la quarantaine de fenêtres fumées qui séparent plus d'une centaine d'employés des courants d'air, du vide et de Clara, sur son balcon, qui regarde vers la droite, où elle devine l'horizon, totalement gris désormais, de la ville de Mexico. De là-haut, elle entend le bruit constant des moteurs qui passent dans les avenues voisines. À cette heure du jour, le soleil tombe encore presque à pic, chauffant les trottoirs de béton et se reflétant sur les toitures de tôle. Clara regarde vers le bas, les mains ballantes de l'autre côté de la balustrade. Histoire de faire quelque chose, elle arrache une feuille de l'immense fougère qui endure avec elle la lumière de la fin d'après-midi ; elle la malaxe entre le pouce et l'index de la main droite et en fait une boule qu'elle laisse tomber sans le vouloir. Son regard trace une ligne imaginaire qui suit la trajectoire de la feuille. Elle tourne légèrement le poignet

gauche pour regarder la montre noir et or que sa mère vient de lui offrir. « C'est une bonne montre, une Chanel. Elle est vieille, mais comme maman a toujours eu bon goût et qu'elle préfère les formes simples, elle sera toujours élégante », lui a dit sa mère en la lui donnant. Elle déteste quand sa mère parle d'elle à la troisième personne, comme si elle s'insinuait dans sa tête pour y enfoncer la réponse pavlovienne au stimulus. Elle ne lit pas l'heure : presque six heures quarante-cinq, « sept heures moins le quart », dirait Clara.

Comme tous les jours, le soleil a déjà commencé à expliquer où se trouve le couchant et pourquoi il s'appelle comme ça, *couchant*, du côté de Santa Fe, où l'on voit, depuis le balcon de Clara, le « bâtiment du pantalon ». Avant, on voyait les tours de Mixcoac, où vivait son oncle Luis. Aujourd'hui, elles sont occultées par le deuxième étage du périphérique, et de toute façon, elles n'ont plus aucune importance pour elle. Elles ont cessé de l'intéresser la dernière fois qu'elle y est allée, à sept ans.

« C'est par bêtise qu'il s'est tué, le boiteux, il avait tout ce qu'il lui fallait ici, mais il n'a jamais digéré son histoire », avait répondu son père en pleurant quand Clara lui avait demandé, pour la énième fois, où était son oncle et pourquoi on emportait ses affaires. À l'époque, elle n'avait pas compris que Luis n'était pas exactement son oncle ; elle avait une maman et un papa, ses grands-parents étaient une voix au téléphone, avec un accent familier, une carte un peu nunuche qui arrivait sans faute le jour de son anniversaire : et on n'en parlait plus. Les sœurs de sa mère étaient une longue liste de noms à mémoriser ; par contre, elle avait une inconcevable quantité de tontons qui ne leur ressemblaient en rien, ni à elle ni à ses parents, parmi lesquels certains n'avaient pas la même façon de parler qu'eux, et

finissent par devenir de nouveaux problèmes à résoudre ; comme si depuis le monde des objets on voulait lui faire comprendre qu'il n'y a pas de réparation possible. De temps en temps, elle pense à la lettre. Elle essaie de comprendre d'où elle sortait : peut-être que c'est vrai, que c'est l'œuvre d'un type des services de renseignement, pourquoi pas ? « Le plus sensé est le plus délirant », disait Charly*. Elle révise mentalement l'écriture de sa mère et se souvient de sa façon si personnelle (qu'elles partagent) de dessiner les *r*, ce petit carré incomplet, sans base ; un petit carré brisé. Peut-être que sa mère était brisée bien avant que ne commencent les euphémismes. Peut-être qu'elle avait été la première à employer un euphémisme en disant qu'elle était brisée. Comment avaient fait tous les autres, dans sa génération, tous les brisés, pour ramasser leurs morceaux et endurer un procès ? pense-t-elle. Désormais, la réparation a pris de la distance, comme une illusion qu'on contemple de loin, comme la nostalgie du foyer quand on regarde une mer étrangère. Clara comprend que sa mère n'a qu'elle. Avec elle, elle partage une façon de parler dans laquelle elle peut se reconnaître, mais dans ce jeu d'appartenances et de propriétés, Clara se perd. « Et moi, à quoi je m'accroche ? » se demande-t-elle, sans cesser de se balancer. La ville continue à scintiller devant elle, et dans l'anonymat de son appartement, plongée dans l'obscurité, Clara finit par accomplir son désir d'effacement.

* « El más cuerdo es el más delirante », *Raros peinados nuevos*, 1984. Charly García est une figure mythique du rock alternatif argentin.

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris